

François Ier et l'art des Pays-Bas

« *Avec de l'Italie qui descendrait l'Escant* »

(Jacques Brel, *Le Plat Pays*)

Bravant les intempéries, nous avons visité au Louvre l'exposition *François Ier et l'art des Pays-Bas*. Comme d'habitude, l'affluence était étourdissante : queues interminables aux guichets, groupes défilant en rangs serrés et en tous sens, hall d'accueil comble où, dans les coins, de jeunes touristes piquent-niquent discrètement à midi. Heureusement, nous avons la carte des « Amis du Louvre » qui sert de coupe-file et permet d'accéder assez rapidement à l'exposition de son choix.

On est accueilli à celle-ci par une belle et célèbre toile de petites dimensions, le portrait équestre du roi peint par Jean Clouet. Image gracieuse et pimpante, qui permet de mesurer la distance qu'il y a de ce temps-là au nôtre : le souverain, bien droit sur son joli dada, tient le sceptre de sa dextre ; à sa ceinture pend une belle épée d'apparat. On dirait d'un enfant gâté étrennant les cadeaux de Noël. De nos jours, les hochets du pouvoir sont de moins naïve apparence – du moins dans nos républiques – mais les esprits ont-ils vraiment changé ? Lui fait face *Le Baptême de Clovis* qui témoigne de l'ancienneté du « roman national » : au seuil d'une cathédrale gothique, le premier roi chrétien figure au centre du tableau, nu et mains jointes, dans des fonts baptismaux où il a l'air de cuire, comme ces explorateurs dans la marmite des cannibales des caricatures de l'époque coloniale ; derrière lui et à sa droite, la société laïque est représentée par une femme (la reine Clotilde ?) et deux seigneurs en robes luxueuses et par la foule que l'on entrevoit sur le parvis ; les gens d'Église – l'évêque Saint

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Rémi qui procède à l'ondoisement entouré de son clergé – se tiennent à sa gauche. C'est le premier tableau de la série de ces grands peintres qui ne songèrent pas à signer leurs œuvres et dont on tente aujourd'hui de percer l'anonymat. Celui-ci est du maître de Saint-Gilles en qui on pense reconnaître Gauthier de Campes : on rencontrera aussi Bartholomeus Pons dit « le maître de Dinteville » et « le maître d'Amiens », qui garde son mystère. Quant au sujet, on le retrouvera dans « *La bataille de Tolbiac* », grande toile où le baptême occupe la place principale, tandis que la bataille, reléguée dans la partie supérieure, est représentée comme une mêlée de chevaliers en armures et encore sur une belle tapisserie directement inspirée par le tableau de Gauthier de Campes. Décidément, François Ier était attentif au prestige de la monarchie.

En tous cas, ce François-là était un homme de goût, qui a su choisir et attirer de grands talents. On connaît bien sa prédilection pour la peinture italienne – Léonard de Vinci, Andrea del Sarto, Girolamo Della Robbia furent reçus et pensionnés à sa cour – mais il appréciait Raphaël, Titien, Michel-Ange dont il acquit des œuvres, n'ayant pu arracher ces artistes à l'Italie. Il se trouve que les peintres du Nord que cette exposition rassemble – Jean Clouet, magnifique peintre originaire de Valenciennes qui dépendait des Habsbourgs, dont tout l'œuvre est ici réuni, mais beaucoup d'autres moins connus, comme le maniériste Noël Bellemare, Godefroy le Batave, Grégoire Guérard, Corneille de La Haye, Joos van Cleve... – ont souvent subi l'influence italienne, comme Jacques Brel l'a noté dans *Le Plat Pays*. Outre la peinture, où prévalent le portrait et l'art religieux (dont les sujets sont sans

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

doute incompréhensibles pour une partie croissante du public¹), l'exposition présente un grand nombre de dessins pieusement conservés mais que le temps a rendus presque illisibles et qu'on distingue mieux sur leurs reproductions, de splendides manuscrits enluminés, des sculptures comme ces statuettes de bois polychromes qui ornaient jadis le buffet du grand orgue de la cathédrale de Beauvais², enfin des œuvres monumentales, comme la tapisserie *Saint Paul chassé du Temple de Jérusalem* et le lumineux *Vitrail de la Sagesse de Salomon*, de l'église parisienne Saint-Gervais-Saint-Protais, composent un ensemble très riche, haut en couleurs et souvent souriant qui mériterait bien une seconde visite.

On n'exprimera qu'un seul regret : les textes, rendus difficiles à déchiffrer par les habitudes scripturaires de l'époque (tout le monde n'est pas passé par l'École des Chartes), jouent un rôle nullement négligeable dans beaucoup de ces œuvres, comme au moyen âge. Dommage qu'ils ne soient jamais traduits. Mais peut-être nos musées nationaux réservent-ils ce genre d'information aux guides audio, à la manière des journaux écrits qui s'efforcent de monnayer leurs sites ?

Lundi 1er janvier 2018

1 Quels furent l'histoire et le supplice de Sainte Dorothée ? Google a remédié à mon ignorance, mais *a posteriori*.

2 Il avait été « *repeint dans une teinte faux-bois en 1785, les reliefs étaient recouverts d'une couche de peinture marron épaisse qui laissait toutefois transparaître quelques îlots de polychromie sous-jacents. En 2016, une étude préalable à la restauration a permis de déterminer que sous la couche moderne, la polychromie originale semblait bien conservée* », ce qui a permis leur restauration par le *Centre de Recherche et de Restauration des musées de France* à qui j'emprunte ces précisions.